



«Des années 70 à nos jours...» projet en trois parties et plus de quatre heures de représentation. PHOTO SABINE BOUFFELLE

THÉÂTRE Julie Deliquet et le collectif In Vitro entraînent leurs personnages à travers plusieurs décennies.

Familles à l'envers et contre tout

DES ANNÉES 70 À NOS JOURS...

ms de **JULIE DELIQUET**
avec le collectif **IN VITRO** Festival
d'Automne, Théâtre des Abbesses,
75018, jusqu'au 28 septembre et
Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis,
du 2 au 12 octobre. Rens.: 0153451717.

La table se prête bien aux régle-
ments de comptes, et sur
le thème du repas de famille
qui dégénère, théâtre et ci-
néma ont volontiers brodé. La table
familiale est au centre du projet en
trois parties que présentent Julie
Deliquet et le collectif In Vitro, invi-
tés du Festival d'Automne et nou-
veaux venus dans le paysage théâ-
tral (*lire Libération du 16 septembre*).
La soirée en leur compagnie dure
plus de quatre heures qu'on ne sent
pas passer. Sens du rythme et maî-
trise du temps ne sont pas les moi-
ndres qualités d'un spectacle aussi
drôle que réfléchi.

Glauque. Au menu donc, trois piè-
ces séparées par un entracte, qui
sont aussi un voyage dans le temps.
Née dans les années 80, Julie Deli-
quet se projette dans la génération
de ses parents et imagine une saga
générationnelle s'étirant sur une

bonne vingtaine d'années. Avec, en
ouverture, une transposition de la
Noce chez les petits bourgeois de
Brecht dans les années 70. La met-
teure en scène dit avoir été particu-
lièrement attirée par le côté ciné-
matographique de la pièce – «*un
long plan-séquence*», selon ses ter-
mes. Electrophone, pattes d'eph et
cheveux longs participent de la po-
chade, qui tourne au glauque à me-

sure que les verres se vident et que
les meubles, mal collés par le jeune
marié, s'effondrent. Mais il s'agit
moins de faire revivre une époque
que d'effectuer un tour de chauffe
et de placer les spectateurs dans la
situation des voisins surprénant
une vraie tranche de vie.

Au jeu de l'hyperréalisme et du rôle
de composition, certains comé-
diens sont plus à l'aise, et d'abord

LE FESTIVAL D'AUTOMNE BOUGE

Présenté au Théâtre de la Ville, dans la salle des Abbesses
jusqu'au 28 septembre, *Des années 70 à nos jours* sera aussi
au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis du 2 au 12 octobre.
Une double programmation que l'on retrouve cette année
pour plusieurs spectacles du Festival d'Automne. *Le Capital*
et son *singe*, dernière création de Sylvain Creuzevault, passera
ainsi du Théâtre national de la Colline (jusqu'au 12 octobre)
à la Scène Watteau de Nogent-sur-Marne (Val-de-Marne, les 5
et 6 novembre). La nouvelle version de *l'Idiot* de Dostoïevski,
par Vincent Macaigne, est annoncée au Théâtre de la Ville
(du 1^{er} au 12 octobre) et aux Amandiers à Nanterre (Hauts-de-Seine,
du 4 au 14 novembre). *Le Limbs Theorem* de William Forsythe,
montré au Châtelet au début du mois, sera repris à la Maison des
arts de Créteil (Val-de-Marne, du 4 au 6 décembre). Et l'on pourrait
multiplier les exemples, qui visent bien sûr à élargir les publics et à
faire du Festival d'Automne à Paris – son titre officiel – un véritable
festival en région parisienne.

le père, dont les plaisanteries lourdingues et les digressions sans fin ont pour seul but de court-circuiter les discussions personnelles, qu'il sait potentiellement dangereuses. Très bien aussi, l'amie exaspérée par son mari dès qu'il bouge un cil. C'est rapide, bien mené, cruel mais sans mépris pour les personnages, et ce serait un poil trop lisse, n'était une scène de cul finale entre les deux mariés dont la crudité montre que la metteuse en scène n'a pas froid aux yeux.

La tension monte d'un cran pour *Derniers remords avant l'oubli*, la pièce de Jean-Luc Lagarce. La famille est à prendre ici au sens élargi : quand ils ont fui Paris pour s'installer à la campagne dans les années 70, Pierre, Paul et Hélène portaient un projet politique et amoureux en commun. Quinze ans après leur séparation, Paul et Hélène, venus dresser l'acte de vente de la maison où Pierre était resté seul, signent l'acte de décès de l'utopie. Les retrouvailles, sous le regard gêné des nouveaux conjoints et de la progéniture, ont l'acidité des illusions perdues. Plus que la mélancolie, la mise en scène pro-

page l'ironie féroce de Lagarce. Malgré les mots qui se répètent et les phrases inachevées, ça va vite, ça cogne et ça fait rire.

Illusions. Le troisième rendez-vous puise dans ce qui précède pour inventer la suite, cinq ou dix ans plus tard, dans les années 90. Les illusions perdues des soixante-huitards sont toujours là, mais enfouies sous le masque de l'éternelle jeunesse, de l'enthousiasme de François, en train de s'inventer une nouvelle vie dans une maison de campagne où il a convié amis et famille. Autour de la table, la troupe se retrouve au complet pour interpréter *Nous sommes seuls maintenant*, création collective où chacun a inventé – et réinvente tous les soirs – son personnage. Les archétypes – bobos, paysan, profs, agent immobilier de droite ou camarade à l'accent espagnol surgi du passé – sont bien vus et interprétés, avec un sens de l'humour cousin du tandem Bacri-Jaoui (et de leur fameux *Air de famille* – un dîner là aussi). Julie Deliquet dit préférer l'essai – la répétition au spectacle –, mais l'essai est ici parfaitement abouti.

RENÉ SOLIS